

l'horizon. Encore une heure, et l'on ne respirerait plus que de la flamme et de la poussière.

Yves et ses témoins rencontrèrent trois pèlerins. Ils tenaient à la main un bouquet de lauriers-roses pour l'offrir au saint qu'ils voulaient vénérer, et ils étaient munis d'une de ces longues coupes de cuivre ciselé que l'on porte, en Grèce, pendue au cou dans un étui de maroquin, et qui sert à se rafraîchir à tous les puits, à toutes les citernes.

—Que le ciel vous protège ! dirent les pèlerins auxquels Yves venait de faire l'aumône.

Mais leurs paroles n'eurent pas de sens pour celui qui, cependant, marchait vers l'éternité. Hélène remplissait sa pensée. Il ne priait pas. S'il songeait à son passé avili, c'était pour en rougir, mais non pour frapper sa poitrine avec contrition. Il marchait et oubliait que l'âme doit revêtir l'armure du pardon pour se présenter devant le Juge redoutable. Elle partait, la pauvre âme d'Yves, choisissant elle-même son heure, et s'insurgeant contre cette loi divine qui défend à l'homme de devancer l'appel.

Ils étaient arrivés sur le terrain. Cette petite anse, entourée de rochers, était bien un lieu solitaire et morne, propice pour une rencontre.

Lord Elliott apparut à son tour. Michel Normand et un capitaine de l'armée anglaise l'accompagnaient. Six heures sonnèrent à une chapelle voisine.

Les témoins chargeaient les pistolets. L'Écossais, debout, plein de raideur, jetait un regard plein de terrible haine sur son terrible adversaire, Yves se tenait impassible, les bras croisés, et regardait Michel Normand compter les pas pour marquer la distance. Il fit demander, par l'intermédiaire du capitaine anglais, d'échanger quelques mots avec lord Elliott.

—Soit, dit brièvement sir Georges.

Ils se rapprochèrent. Les témoins se tinrent à distance, afin de ne pas surprendre le secret de ces deux hommes. L'un, dans quelques instants, serait étendu sur le sable.

Un nuage passa sur les yeux d'Yves.

—Monsieur, dit-il, hier je ne me suis pas défendu ; j'ai baissé la tête sous vos ouvrages ; je les méritais... Mais, pour ces insultes que j'ai supportées en silence, je vous demande une grâce : Si je succombe, ménagez la petite fille de votre ami, qu'elle ne méprise pas ma mémoire. Gardez le secret de mon lâche mensonge.

Sa voix suppliait ; l'Écossais n'en parut pas ému.

—Monsieur, répliqua-t-il sèchement, je n'ai rien à vous promettre, rien à vous répondre.

Les deux adversaires étaient maintenant en ligne. Michel devait donner le signal du tir. Il tenait le mains levées, regardant les champions, tous deux droits, bottonnés jusqu'au collet, le canon du pistolet en l'air, le long de la joue. L'Écossais semblait de granit, tant son immobilité était complète ; le Breton, grand, souple, musculeux, donnait le sentiment de la force tranquille et légèrement dédaigneuse. Son visa-

ge, habituellement pâle, au teint d'Arabe, s'était couvert d'une faible rougeur. Il faisait mentalement l'abandon de sa vie, et avec la rapidité de l'éclair, dont est douée la pensée, il songeait :

Qu'il me tue donc, puisqu'il est sans pitié, mais qu'il fasse vite.

Michel Normand comptait.

—Un ! deux !

Il s'arrêta un moment, oppressé. On ne prononce pas, sans effroi, le mot qui est un arrêt de mort.

—Trois ! fit-il brusquement.

Un seul coup partit. L'Écossais était debout, ne comprenant pas encore pourquoi une balle ne l'avait pas au moins effleuré. Yves portait la main à sa poitrine ; il était d'une pâleur livide ; puis, soudainement, il s'affaissa, les deux genoux à terre.

Ses témoins se précipitèrent vers lui et tentèrent de le relever.

—Inutile, bégaya-t-il, c'est bien visé adieu... Dites à Hélène qu'elle a ma dernière pensée... Voici la mort... L'oubli est là.

Un flet de sang, lui venant aux lèvres, arrêta ses recommandations dernières ; une douleur atroce se peignit de nouveau sur son visage ; il leva sur lord Elliott un regard plein d'angoisse, comme pour le supplier encore, puis ses paupières se fermèrent. Il avait entièrement perdu l'usage de ses sens.

Là pendant ce temps, Hélène s'était levée gaiement avec un bout de chanson sur les lèvres. Elle avait revêtu une toilette du matin, un peignoir de mousseline brodée garni de rubans roses. Elle s'était mise à sa fenêtre et regardait le paysage baigné dans la fraîcheur de l'heure matinale. C'était le jour de la Saint-Cyrille, une grande fête dans la religion grecque ; elle se célèbre par des jeux. Les paysans des environs s'apprétaient à se mettre en danse avant la chaleur du jour. Sur un coin de la plaine, où les lauriers-roses étaient en fleur, l'orchestre se tenait adossé aux colonnes brisées d'une ruine antique. La farandole s'organisait. Deux flageolets siffaient un air rapide et monotone du temps passé. Un tambourin marquait la mesure et des hommes et des femmes, en costume national, allaient danser à cette musique centenaire, comme avaient dansé leurs aïeux. Hélène regardait, très intéressée. Si elle prenait un croquis de cette scène pittoresque ? Bientôt elle fut établie à sa fenêtre, un album devant elle.

Les flageolets siffaient toujours, accompagnés par le tambourin, et déjà les danseurs étaient en ligne. Une vingtaine d'hommes se tenaient par la main, les femmes, en nombre égal, enlacées de la même manière, venaient à la suite, puis les petits garçons suivis des petites filles. Tous les enfants en âge de se dresser sur leurs jambes formaient la queue de ce long serpent, qui tournait sans cesse sur lui-même, sans jamais se rejoindre. Ondulant sur la cadence de l'air du temps passé, il se mouvait lentement, gravement. Tous posaient un pied à terre, puis l'autre, tour à tour, portant le corps en avant et le reportant en arrière. Un seul danseur s'agitait violemment comme s'il eût été chargé du solo de ce chœur chorégraphique. Il se tenait à la

tête du serpent, et il sautait avec une merveilleuse agilité ; il tournait sur lui-même, lançait en l'air son bonnet rouge, le rattrapait au vol, arrondissait les bras, repartait en cadence ; puis, à bout de force, il faisait un signe, et un autre virtuose de la danse venait aussitôt le remplacer et lutter d'agilité.

Hélène souriait en dessinant. Si son croquis s'achevait, le serpent ne se lassait point de s'enrouler sur lui-même. Pourtant il y eut un arrêt. Les danseurs s'épongèrent le front, tandis qu'un des musiciens, parcourant les groupes, présentait à tous son tambourin. Il s'approcha du balcon de la jeune marquise, fit un profond salut et reçut un othon en or, ce qui excita sa vive reconnaissance ; puis il reprit son poste près des colonnes brisées, et le serpent se remit à onduler avec une nouvelle ardeur.

Hélène ne dessinait plus. Ayant abaissé son store pour s'abriter contre les regards curieux, elle prit dans son buvard une feuille armoriée. Et, maintenant, elle écrivait à ses tantes sa missive quotidienne. Elle laissait courir sa plume sans souci du style.

« Mes bonnes chères tantes,

« Merci mille fois. Elles me sont arrivées, les merveilleuses choses que vous adressez à ce petit enfant, que nous attendons avec impatience. Je lui aurais choisi pour marraines toutes les puissantes fées d'autrefois, qu'elles n'auraient pu vêtir leur filuleul avec plus d'élégance. Le berceau est délicieux avec ses barreaux d'or et ses rideaux en dentelle. Longtemps je suis restée à le contempler ; puis j'ai appelé Yves pour qu'il vint aussi l'admirer. Si vous avez vu son émotion. Comme il aimera son petit enfant. Depuis quelques jours il m'inquiète ; je le trouve triste et souffrant, mais je me tourmente à tort, m'affirme-t-il. Croiriez-vous que ce matin, à mon réveil, il était déjà sorti. Il sera sans doute descendu sur la plage pour respirer l'air matinal, afin de dissiper un mal de tête qui le fatiguait hier. Qu'il me tarde qu'il soit de retour. Loin de lui les heures me semblent longues. Pourtant tout est en fête autour de moi. C'est aujourd'hui la Saint-Cyrille, et les pêcheurs de la côte dansent sous mes fenêtres. Je les vois à travers mon store. »

Et, tout à coup, Hélène cessa de faire courir sa plume, effrayée par une grande clameur. Le tambourin et les flageolets avaient arrêté leur musique monotone. Que se passait-il ? Elle souleva son store. Toutes les têtes se tournaient vers un groupe, et ce groupe s'avancé en

portant un brancard. Elle ne pouvait discerner les traits du blessé, mais elle s'étonnait de la direction que prenaient les porteurs. Puis, soudainement, ses yeux se dilatèrent ; l'effroi se peignit sur son visage.

—Lui ! Lui ! fit la jeune femme dans un cri déchirant.

Sur le brancard elle venait de reconnaître le marquis de Villepreux, les paupières closes, le visage d'une pâleur mortelle.

—Lui ! répéta-t-elle.

Puis, éperdue, elle se précipita dans l'escalier. En quelques secondes elle fut près du moribond. La voix lui manquait. Il lui semblait qu'elle ne respirait plus, qu'elle ne voyait plus, que son cœur s'arrêtait dans sa poitrine. Enfin, elle fit un signe. D'un geste de la main, elle indiquait la chambre de son mari. Les domestiques s'empressèrent près des porteurs, et le blessé fut déposé, avec d'innombrables précautions sur le lit où, bientôt tout le faisait prévoir, il allait rendre le dernier soupir.

En vain le médecin s'efforçait de le rappeler à la vie, le faisait respirer des sels et lui baignait d'eau glacée le front et les tempes. Tous les soins seraient inutiles, et le désespoir d'Hélène était tel que personne n'osait lui adresser une parole de consolation. Toute sa vie s'était concentrée dans son regard sombre, qui était rivé à quelque épouvantable vision. Puis, tout à coup :

—Qui l'a tué ? Qui l'a tué ? s'écria-t-elle avec égarement.

Elle vit lord Elliott devant elle, pâle et impassible. Il avait sur ses traits la rigidité du justicier qui vient d'accomplir un terrible devoir. A la vue de l'Écossais, une intuition secrète lui dit que cet homme était le bourreau de son mari. Un cri déchirant s'échappa de son gosier.

—Ah ! vous... c'est vous !

Lord Elliott lui prit les mains, et d'une voix triste et ferme :

—Laissez-moi tout vous dire.

Elle l'arrêta par un regard terrible ; elle dégagea, avec un mouvement d'horreur, ses mains glacées et frissonnantes, et montrant la porte d'un geste du :

—Sortez, sortez, dit-elle avec véhémence. Je ne veux point vous voir, je ne veux pas vous entendre. Mais vous voyez bien que votre vue me fait mourir. Ah ! vous l'avez tué... S'il meurt, je mourrai aussi.

Elle était secouée de tremblements convulsifs : puis, vaincue, elle fondit en larmes.

Que dire à cette pauvre femme à demi folle ? Était-il possible de lui enfoncer un nouveau